

L'ARMÉE ALLEMANDE : L'ORGANISATION MILITAIRE LA PLUS PARFAITE DU MONDE

Robert E. Park, Traduction de Brigitte Foster

La Documentation française | « Les Champs de Mars »

2002/2 N° 12 | pages 167 à 182

ISBN 9782110053305

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-les-champs-de-mars-ldm-2002-2-page-167.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour La Documentation française.

© La Documentation française. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Anthologie

Cette rubrique est notamment consacrée à des articles classiques, difficiles d'accès ou qui n'ont jamais été traduits en français, ainsi qu'à des textes méconnus, pour certains jamais publiés, qui éclairent sous un jour différent les réalités militaires (qu'ils s'agisse d'articles scientifiques, de rapports administratifs ou d'œuvres littéraires). Cette rubrique s'attache à montrer la richesse des réflexions et des traditions intellectuelles qui prennent pour objet les armées et les réalités de défense.

■ L'armée allemande : l'organisation militaire la plus parfaite du monde

Robert E. PARK

Robert E. Park (1864-1944) a été l'un des animateurs les plus influents de l'École de Chicago, une tradition de recherche majeure en sociologie. Fils d'épicier ayant abandonné ses études de philosophie, il pratique le journalisme d'investigation avant d'intégrer tardivement l'université de Chicago. Militant et bon connaisseur de la communauté afro-américaine, Park joue un rôle majeur dans le développement de la sociologie urbaine et plus globalement dans l'analyse du mode d'occupation des territoires par les populations, les activités et les institutions. Avec Ernest Burgess, il est l'auteur de *Introduction to the Science of Sociology* (1921), un manuel qui sera, pendant de nombreuses années, le point de passage obligé de la formation des sociologues aux États-Unis.



C'est au cours d'un long séjour en Allemagne, où il rencontre notamment Georg Simmel, que Park va consacrer un article à l'armée allemande, initialement paru en 1900 dans Munsey's Magazine (« The German Army : The Most Perfect Military Organization in the World », décembre 1900, XXIV, 3, pp. 376-395). Il s'y efforce de comprendre pourquoi l'armée allemande, qui a gagné la guerre de 1870 contre la France, apparaît comme la plus efficace du monde. Davantage que du génie tactique de ses chefs ou que des vertus guerrières du peuple allemand, c'est de l'organisation nouvelle et rationalisée de ses forces nationales que l'armée allemande tire son efficacité.

Park montre comment la supériorité militaire procède d'une direction organisationnelle qui a su transformer les ressources géographiques, sociales et techniques d'une nation en puissance militaire et stratégique. L'armée allemande est la plus efficace parce que ses réformateurs, notamment Moltke, ont su comprendre et anticiper les facteurs de puissance d'une époque de mobilisation nationale et de rationalisation scientifique et technique des sociétés. La victoire est désormais produite par la planification des forces, la préparation intellectuelle de leur commandement, l'exploitation des compétences, enfin la capacité à mobiliser et à manœuvrer les hommes et les matériels en fonction d'un plan stratégique.

Dès lors, elle relève d'un dispositif. Sous l'œil de Park, science de la direction et de l'organisation deviennent les ressorts essentiels de la guerre moderne.

Ces quelques pages, publiées il y a plus d'un siècle par un apprenti-sociologue de trente-six ans, nous éclairent sur les fondements du succès militaire et de la performance, à l'heure où l'impératif de rendement commence à gouverner l'activité sociale. La richesse et l'intérêt de cet article, le seul que Park consacra directement aux organisations militaires, anticipe les travaux de Max Weber, de James Burnham, voire de Michel Crozier. Pour mieux connaître l'œuvre de Park, on pourra lire avec profit Michel Chapoulie, La tradition sociologique de Chicago, 1892-1961 (Paris, Seuil, 2001), ainsi que Sanford M. Lyman, Militarism, Imperialism, and Racial Accommodation. An Analysis and Interpretation of the Early Writings of Robert E. Park (Fayetteville, The University of Arkansas Press, 1992).

Philippe Forget,
directeur de la rédaction

Pascal Vennesson,
directeur du C2SD

Comment la situation géographique de l'empire allemand exige une force militaire importante, prête à entrer immédiatement en action – L'organisation de cette armée et comment elle a atteint son haut niveau actuel d'efficacité

La nuit du 15 juillet 1870 est une date mémorable dans l'histoire de Berlin. Depuis deux jours, des rumeurs de guerre parcourent toute la ville. À 11 heures, ce soir-là, le général von Moltke, chef d'état-major des armées, quitte ses bureaux de la Königsplatz pour se diriger rapidement vers le Château. Une foule de citoyens enthousiastes l'acclame au moment où il franchit la monumentale Porte de Brandebourg pour pénétrer dans le carrefour historique d'Unter den Linden.

Comme saisi d'une intuition soudaine, le monde entier semblait avoir deviné qu'à ce moment critique la convocation au palais de l'officier du plus haut rang de l'armée prussienne ne pouvait avoir qu'un seul sens. L'ordre de mobilisation de l'armée de la Fédération de l'Allemagne du Nord fut en effet proclamé cette même nuit. Deux jours plus tard, la France déclarait officiellement la guerre à l'Allemagne.

Le 3 août, à peine dix-neuf jours après le début de la mobilisation, l'Allemagne avait concentré à la frontière française, à Trèves, à Mayence et à Landau trois armées complètement équipées comprenant cinq cent quinze mille hommes. Le plan de la France avait été de surprendre son adversaire par une invasion soudaine et impétueuse, mais elle ne put opposer aux forces allemandes que deux cent trente mille hommes, dispersés et privés de mobilité.

Les forces allemandes avancèrent comme une gigantesque machine douée d'une immense et irrésistible précision. Les Français, sous le choc de cette poussée reculèrent dans la plus totale confusion pour s'abriter dans leurs places fortes : d'abord Strasbourg, puis Metz, avant de se faire encercler à Sedan. Victor Hugo décrit ainsi la grande

bataille livrée autour de cette ville : « Sedan était le mortier, l'armée allemande le pilon ; entre les deux, l'armée française fut pulvérisée. »

La bataille de Sedan qui décida en fait de l'issue de la guerre entre la France et la Prusse, fut livrée le 1^{er} septembre, un mois et demi après la déclaration de guerre. Les résultats de ces six semaines, du 15 juillet au 1^{er} septembre, révélèrent à une Europe quelque peu stupéfiée l'avènement dans le monde d'une nouvelle puissance : l'armée allemande.

Le problème militaire de l'Allemagne

Au début des hostilités entre la France et l'Allemagne, l'armée allemande était sans aucun doute la machine de guerre la plus efficace du monde. Pendant treize ans, le général von Moltke avait exercé les fonctions de chef d'état-major général. Il avait alors porté l'organisation de ses forces à un stade de perfection qui ne fut jamais surpassé par la suite, si tant est qu'il fut un jour égalé.

Il n'est pas difficile, en termes généraux (dans l'ensemble), d'estimer les sources de cette supériorité. Ce fut pour une part le génie de son chef, pour une autre le caractère du peuple allemand, mais finalement ce fut l'organisation de l'armée elle-même, en tant que machine militaire.

L'armée prussienne d'antan avec laquelle Frédéric le Grand s'était taillé un empire en Europe centrale s'était effondrée à Iéna, sous les coups de butoir des bataillons français. L'organisation de l'armée allemande actuelle, calquée sur celle de la Prusse, remonte à cette même défaite. La catastrophe de 1806 persuada les hommes de cette époque d'une réalité essentielle, c'est-à-dire que la Prusse, du fait même de sa situation géographique, pourrait être appelée par la suite à se battre pour assurer son existence en tant que nation.

Cette situation géographique est en soi un point important. S'adressant au *Reichstag* en 1880, le général von Moltke déclara : « En ce qui concerne notre situation géographique, nos voisins disposent de ce que j'appellerai la liberté de leurs arrières. Ils sont adossés aux Pyrénées, aux Alpes, ou encore à une population à demi civilisée dont ils n'ont rien à craindre. Nous sommes à l'épicentre de toutes les grandes puissances, encadrés par elles. Nos voisins, à l'est

comme à l'ouest, ne doivent se tourner que dans une seule direction. Nous devons faire face sur tous les fronts. Même en temps de paix, nos voisins ont placé des forces importantes à nos frontières, alors que nos troupes doivent être équitablement réparties sur tout notre territoire. »

Cette situation définit les impératifs militaires de l'Allemagne, ceux qui forgèrent l'armée allemande. C'est cette donnée géographique qui a régulièrement déterminé les éléments de la stratégie de l'Allemagne et, finalement, le caractère même de son armée. Car cette dernière a été créée, d'abord et avant tout, pour assurer la défense du pays.

La nation allemande sous les armes

Le problème auquel étaient confrontés Scharnhorst, Hardenberg et Stein, les hommes auxquels est due la première ébauche de l'organisation actuelle, se posait en ces termes : « Que faut-il pour que l'État puisse se défendre lors d'une crise, avec toute la force et toutes les ressources dont il dispose ? »

La première réponse, la plus immédiate, semblait être que tout citoyen valide devait servir dans l'armée. Elle fut à l'origine de la loi, depuis lors adoptée en France, selon laquelle tout citoyen sera aussi un soldat et devra porter les armes pendant un certain temps pour assurer la défense de son pays. Dorénavant, l'armée ne serait rien d'autre qu'une nation en armes.

La division ultérieure de cette armée consiste en ce qu'en Amérique nous appelons l'armée régulière, puis la réserve, la *landwehr*, ou milice, et enfin la *landsturm* qui comprend tous les hommes de dix-sept à cinquante ans capables de porter les armes. Non comprise dans la première formule, cette dernière a été créée par la suite dans le cadre des détails de la mise à exécution du principe général.

La réglementation concernant la durée du service effectué par chaque citoyen dans chacune de ces catégories a varié. Actuellement, il est de règle de servir deux ans dans l'armée régulière, sept ans dans la réserve, dix ans dans la *landwehr* et ensuite dans la *landsturm*, appelée seulement en cas de nécessité absolue. Ces mesures ont immédiatement fait de l'armée la grande école nationale qu'elle est depuis lors.

Une deuxième réglementation importante consista à abandonner le principe qui voulait que tout officier soit de sang noble ; elle déclarait, au contraire, que c'était non pas le prestige, mais l'éducation et le talent personnel qui déciderait du grade et de l'avancement dans l'armée. Le commandement suprême devenait donc également accessible au fils du paysan comme à celui du prince.

Ces deux réglementations se complétaient. La première affirmait que tout citoyen avait sa place dans l'armée et la seconde permettait de décider de la place qu'il devrait occuper. Ainsi, la décision concernant la place et le grade résultait d'une concurrence impartiale et sans merci qui n'épargnait personne.

Assez naturellement, cette deuxième réglementation devint le fil directeur de toutes les inspections et de toutes les épreuves que les hommes et les officiers devaient subir, en particulier ces grands examens militaires qu'étaient les manœuvres de printemps et d'automne, et qui faisaient partie du système complexe d'éducation et de formation à l'art de la guerre créé en Prusse et dans les autres États allemands.

Progressivement, tandis que la science de la guerre s'étendait aux moindres détails des activités militaires, de nombreuses écoles spécialisées furent créées pour répondre aux besoins d'éducation et d'entraînement. Outre les nombreuses écoles réservées à la formation des jeunes officiers, un grand nombre de centres techniques virent le jour, entièrement consacrés à celle des soldats dans une des spécialités du service. C'est le cas de l'école de tir de l'infanterie située à Spandau et de l'école d'escrime de Berlin, destinée aux officiers ; dans diverses régions de l'Allemagne, plusieurs écoles d'artillerie où les soldats apprennent à utiliser les armes de guerre de plus gros calibre furent aussi créées. Bref, toutes les disciplines, de la chirurgie de campagne au ferrage des chevaux de l'armée, disposent de leur propre école. Finalement, la *Kriegs Akademie* est une sorte d'École de guerre, comme il est actuellement proposé d'en créer une aux États-Unis ; elle forme les officiers aux aspects politiques et stratégiques du haut commandement.

Les bases de l'organisation de l'armée allemande ont été fondées d'abord sur la *allgemeine Wehrpflicht*, la loi selon laquelle tout citoyen capable de porter les armes doit servir dans l'armée ; et ensuite sur la loi qui veut que l'avancement dépende du niveau d'éducation ou des états de service. Dans la nouvelle organisation de l'armée, décidée après 1806 par

le général Scharnhorst, ces deux règles furent rigoureusement appliquées. Tous devaient servir et tous devaient avoir les mêmes possibilités d'avancement. Depuis lors, elles sont encore les principes cardinaux de l'armée allemande. Les princes de la maison royale de Prusse doivent tous servir leur temps dans l'armée, tout comme le fils du plus humble paysan. Quand Bismarck accompagna le roi au front pendant la guerre de 1870, les fils du chancelier, Herbert et William, se battaient comme soldats du rang. On raconte que durant cette campagne Bismarck, se plaignant un peu, mais non sans une pointe d'orgueil, de ce que l'avancement de son fils n'avait pas été aussi rapide qu'il l'avait espéré, avait déclaré : « Vous voyez combien le népotisme joue peu chez nous. Mon fils sert depuis douze mois et n'a pas été promu, alors que d'autres, qui n'ont pas un mois d'ancienneté, sont déjà enseignants ».

L'état-major général allemand

La règle selon laquelle tous étaient traités de la même façon fut une source d'inspiration pour les soldats de tous grades ; au fil des ans, l'instauration d'une méthode d'instruction et d'exercices minutieux et interminables avait donné aux mouvements de l'armée une perfection proche de celle de la machine. Une chose, cependant, manquait à cette organisation initiale, une direction convenable et adéquate, comme celle qui fut par la suite mise au point au sein de l'état-major général, qui était le cerveau de l'armée.

Toute organisation offre un double aspect, et l'armée allemande en est un exemple frappant. D'une part, il s'agit d'une machine, d'un outil, et de l'autre de ce que je pourrais appeler une expérience structurée, une volonté. La supériorité de l'armée allemande sur un rassemblement de paysans allemands ou une cohue berlinoise vient justement de la supériorité d'un groupe de personnes fortement organisé sur une masse qui n'en a guère.

La foule a des nerfs mais pas de cerveau. Elle ne dispose ni de l'automatisme quasi machinal que l'on rencontre dans une armée rompue à l'exercice, ni de la maîtrise de soi qui lui permet de prévoir et d'agir avec cohésion. Ces deux éléments, automatisme et maîtrise de soi, vont de pair. Placer cette maîtrise au centre de l'organisation réclame aussi qu'un automatisme y corresponde par ailleurs ; l'une ne peut exister sans l'autre.

À l'organisation de l'armée, héritée de Scharnhorst, manquaient alors cette parfaite maîtrise de soi et ce souffle nécessaires pour la mener au plus haut point de perfection. Dans ce but, une nouvelle organisation fut créée au sein de ce plus vaste ensemble : ce fut l'état-major général.

On ne peut cependant dire que l'état-major général était un concept entièrement nouveau pour l'armée allemande. C'était en fait une des institutions créées par Frédéric le Grand ; elle avait été efficace dès 1813, lors de la guerre contre Napoléon. Ce fut seulement en 1821, sous les ordres du général Müffling, que l'état-major général commença à acquérir une partie de l'importance qu'il revêt aujourd'hui.

C'est grâce à Müffling que l'armée prussienne lança ces premières grandes recherches topographiques et ces missions de reconnaissance et d'observation qui devaient jouer par la suite un rôle si important dans les progrès de l'art de la guerre. Un ordre venu du cabinet général, daté de janvier 1821, devait être encore plus important pour l'avenir de l'armée ; selon lui le chef d'état-major général, auparavant placé sous les ordres d'une personnalité civile, se trouva désormais sous l'autorité directe du roi. Ce même ordre comprend ce détail important : « Le chef de l'armée en temps de paix sera désormais le commandant en chef en temps de guerre ».

La préparation de l'armée en temps de paix devait donc aller au delà de l'enseignement de la tactique générale et de la manœuvre. Dorénavant, le travail d'éducation devait comprendre les éléments les plus essentiels de la conduite de la guerre. Cet ordre fut sans aucun doute à l'origine de ces longues campagnes de préparation qui seraient menées pendant tant d'années dans l'ambiance feutrée du bâtiment de l'état-major sur la Königsplatz. Il est aussi à l'origine de la curiosité et de l'intérêt manifestés par les officiers prussiens envers la topographie des pays voisins, leur équipement militaire et leurs exigences politiques, tous sujets qui avaient jusqu'alors été plus laissés à l'initiative des diplomates et des civils du gouvernement qu'à celle de l'armée.

Les nouvelles conditions de la guerre moderne

Le général von Moltke prit ses fonctions de chef d'état-major général le 29 octobre 1857. Le poste lui sembla adapté à son caractère et à ses talents. Un esprit moins actif que le sien

aurait pu décider qu'il y avait peu à faire sinon se montrer à la hauteur des traditions de ses prédécesseurs, parmi lesquels comptait, entre autres, le général von Krauseneck, appelé le père des grandes manœuvres.

En fait les services rendus par Moltke à l'armée prussienne ne consistèrent pas à ajouter quelque chose de fondamentalement nouveau à l'organisation de l'armée. Il s'agissait plutôt d'exécuter et de réaliser avec une volonté et une énergie sans pareilles les objectifs de l'organisation telle qu'elle existait déjà.

Il se trouvait cependant que la Prusse n'avait participé à aucune grande campagne depuis la guerre de libération, entre 1813 et 1815. De grands bouleversements étaient survenus dans le monde depuis que Napoléon avait pu conquérir l'Europe avec cent mille hommes.

La locomotive, inventée par Robert Stephenson avant 1820, entra vraiment en service en Allemagne vers 1830. Six ans plus tard, Morse avait perfectionné le télégraphe, ce qui permit d'utiliser des fils électriques pour communiquer entre deux points éloignés. Ces deux découvertes étaient typiques de ces forces de paix qui avaient lentement et insensiblement modifié toute la nature de l'Europe.

Ces mêmes forces avaient aussi leur incidence sur les aspects militaires. De meilleurs moyens de transport permirent de concentrer en deux semaines, en un point quelconque du royaume, une armée presque aussi importante que celle avec laquelle Napoléon avait envahi la Russie en 1812. Ces nouveaux moyens de communication étendirent considérablement le champ des opérations et permirent de faire la guerre sur une grande échelle. Dans aucune de ses batailles, Frédéric le Grand n'avait commandé à plus de soixante mille hommes et la plupart de ses victoires avaient été remportées avec moins de trente mille. Quand les Allemands envahirent la France, Moltke avait sous ses ordres directs trois armées qui totalisaient plus d'un demi-million de soldats.

Pour bénéficier de ces nouvelles conditions, une nouvelle science, un nouvel art de la guerre étaient rendus nécessaires, et aussi un nouveau type de génie militaire, capable de couvrir un très grand nombre de détails et de concentrer dans un plan d'action toutes les nouvelles forces auxquelles la science moderne avait donné naissance. Ce génie était celui de Moltke, un homme qui avait étudié les batailles du passé, établi les plans de ses campagnes dans la paix de son bureau avec la calme délibération d'un chercheur.

Le travail de Moltke au sein de l'état-major général

Moltke avait pressenti que les guerres modernes seraient livrées en se servant du chemin de fer et du télégraphe. Le premier, il avait vu que la science moderne donnait à un chef avisé les moyens de concentrer et de lancer dans l'action une armée plus importante que ce que l'on n'avait jamais pu imaginer, une armée qui n'était rien de moins qu'une nation en armes.

À cette idée, il faut aussi ajouter qu'il était convaincu de cette simple maxime militaire : faire la guerre, c'est attaquer.

« En cas de guerre déjà commencée, déclara-t-il un jour au *Reichstag*, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de la terminer rapidement. Dans ce but, il devrait être décidé que tous les moyens, sans aucune exception, sont bons, même s'ils sont détestables. Je m'élève contre la déclaration faite à Saint-Pétersbourg selon laquelle affaiblir les forces de l'ennemi est la seule bonne façon de faire la guerre. Non ; nous devons diriger nos attaques contre tous les moyens, toutes les ressources dont l'ennemi dispose : ses finances, ses chemins de fer, son ravitaillement, et même son prestige. »

Sous l'influence d'un esprit aussi volontaire et réfléchi, également inspiré par une notion si formidable et si audacieuse de la guerre, les travaux de recherche de l'état-major général prussien ont pris de l'ampleur, tout en devenant plus pratiques et plus approfondis. En 1857, quand Moltke en prit la tête, le personnel de son bureau comprenait soixante-quatre officiers, chiffre qui pouvait cependant passer à quatre-vingt-trois en temps de guerre. En 1867, il avait cent neuf subordonnés et pour répondre aux besoins de la mobilisation de 1870, il y en eut cent soixante et un. Aujourd'hui, l'état-major général compte deux cent sept officiers.

Sous sa forme actuelle, il conserve la forme qu'il avait au départ de Moltke. Il comprend deux parties : d'une part « l'état-major général supérieur » dont les services se trouvent à Berlin et se consacrent en temps de paix à l'étude et à la préparation de la guerre, et de l'autre l'état-major général qui assure le commandement des troupes.

Les fonctions de l'état-major général

L'état-major général a sa propre organisation. Son chef exerce en toute liberté la totale maîtrise de ses travaux et de ses études et recrute ses subordonnés parmi les officiers de tous les secteurs de l'armée. Il est divisé en six sections auxquelles sont assignées la responsabilité de suivre tous les événements militaires au sein du pays et hors de ses frontières. Elles doivent étudier de façon approfondie toutes les questions concernant le recrutement, l'organisation, l'armement, la géographie, les fortifications, sans négliger la stabilité politique des pays dont ils sont responsables.

La première section couvre la Suède, la Russie, la Turquie et l'Autriche ; la deuxième l'Allemagne, le Danemark, l'Italie et la Suisse ; la troisième est responsable des pays suivants : France, Angleterre, Belgique, Hollande, Espagne, Portugal et Amérique. Une quatrième section est chargée de l'étude des transports. Ses travaux ne se limitent pas aux chemins de fer et aux moyens de transport de l'Allemagne, mais doivent aussi inclure ceux qui sont utilisés dans les autres pays.

Finalement, une section est consacrée à l'histoire militaire et une autre à la géographie et aux statistiques. Ces deux dernières viennent de cette partie de l'état-major général appelée *neben etat*, en opposition au *haupt etat*. Ce dernier s'occupe des études purement scientifiques de l'état-major. Actuellement, sur les deux cent sept officiers que compte l'état-major général, cinquante-huit sont affectés au *neben etat*.

Les membres de l'état-major général qui commandent les troupes sont responsables en temps de paix des fortifications et des dispositions nécessaires à la mobilisation de l'armée. Ils doivent exécuter les plans établis par l'état-major général.

L'instruction donnée à la Kriegs Akademie représente une part importante des travaux de l'état-major général ; cette école remonte également à l'époque du général Scharnhorst et à la réorganisation de 1806. Elle est destinée à la formation supérieure des officiers. Aucun élève n'y est admis avant d'avoir servi entre trois et cinq ans dans le commandement des troupes, et seulement après avoir passé avec succès un examen rigoureux où sont évaluées ses qualifications intellectuelles et morales. Ces études durent trois ans ;

à leur sortie de l'école, les élèves diplômés regagnent le service actif ou passent directement à l'état-major général.

L'état-major général et l'école de guerre qui lui est si étroitement attachée n'ont pas été fondés par Moltke, mais c'est sous ses ordres qu'ils ont acquis l'efficacité qui a fait de l'armée allemande un modèle pour le monde entier. C'est le mérite de Moltke d'avoir réalisé l'importance considérable en temps de guerre de la préparation méticuleuse faite en temps de paix.

« La prochaine guerre, affirma-t-il un jour à Berlin devant une réunion d'officiers, sera une guerre où la stratégie et le commandement joueront un rôle majeur. Nos campagnes et nos victoires ont instruit nos ennemis, et leur nombre, leur armement et leur courage égalent les nôtres. Notre force viendra de notre commandement, de notre direction, en un mot, de l'état-major général auquel j'ai consacré les derniers jours de ma vie. Nos ennemis nous envieront cette force, mais ils ne la posséderont pas. »

Les effectifs de l'armée allemande

Actuellement, les effectifs de l'armée allemande en temps de paix se situent aux environs de six cent mille hommes. En octobre 1899, il y avait exactement 472 292 hommes, sans compter 23 088 officiers supérieurs, 2 107 médecins militaires et 78 217 sous-officiers. Selon une loi votée en 1896, ces effectifs devront augmenter progressivement jusqu'au 31 mars 1904 où ils passeront à 502 506 hommes, à l'exclusion des officiers mentionnés plus haut et des volontaires engagés pour une année de service.

En temps de paix, l'armée comprend dix-huit corps d'armée, sans compter celui de la garde impériale et les deux corps d'armée qui composent l'armée bavaroise. Chaque corps d'armée comprend deux divisions, auxquelles il convient d'ajouter un bataillon de francs-tireurs, un bataillon d'artillerie de campagne et un autre d'artillerie légère, et un bataillon de sapeurs. La garde comprend deux divisions d'infanterie et une de cavalerie. Le onzième corps d'armée dispose de trois divisions.

Chaque division comprend deux brigades d'infanterie et deux de cavalerie, sauf la première division qui compte trois brigades d'infanterie et deux de cavalerie. Chaque brigade compte deux ou trois régiments, chacun formés de trois

bataillons, parfois deux. À son niveau d'effectif le plus faible, le bataillon, la plus petite unité tactique de l'infanterie allemande, comprend dix-huit officiers et cinq cent un hommes ; à son plus haut niveau, il comprend vingt-deux officiers et six cent trente-neuf hommes. Chaque brigade de cavalerie est constituée de deux régiments, chacun divisé en trois escadrons. L'escadron qui est la plus petite unité de la cavalerie comprend, à ses plus faibles effectifs, quatre officiers et cent trente-huit hommes disposant de cent trente-sept chevaux ; à son niveau le plus élevé, il compte quatre officiers, cent quarante-six hommes et cent quarante chevaux.

Ces troupes sont réparties sur un territoire de 208 738 miles carrés (542 718,8 km²), soit environ cinq fois la superficie de l'État de l'Ohio. L'emplacement du quartier général du corps d'armée indique cette répartition. Dans le nord-ouest de l'Allemagne, il en existe un à Cassel, dans la province de Hesse, et d'autres à Munster, en Westphalie, à Hanovre, à Altona, Magdebourg, Dresde et Berlin. Dans l'est de l'Allemagne, les quartiers généraux se trouvent à Stettin, Dantzig et Königsberg, à proximité de la Baltique ou sur ses rives, et à Posen et Breslau, face aux frontières russes et autrichiennes.

Naturellement, les plus fortes concentrations sont situées près de la frontière française, en Alsace et en Lorraine, le principal champ de bataille de la guerre de 1870. Un corps d'armée est situé à Strasbourg, un autre à Coblençe et un troisième à Metz, Metz dont Moltke avait dit que cette ville valait une armée de cent cinquante mille hommes. Les troupes cantonnées dans ces régions sont renforcées par les corps d'armée de Stuttgart et de Karlsruhe. Enfin, il faut mentionner les deux corps d'armée bavarois, l'un à Würzburg l'autre à Munich.

La ceinture de défense de l'empire

Outre les troupes stationnées aux points stratégiques des frontières et dans les grands centres ferroviaires à l'intérieur de l'empire, les fortifications représentent une part importante de cette grande machine militaire.

Là encore, on constate combien la géographie de l'Allemagne détermine ses besoins militaires. Ni à l'ouest, ni à l'est, ses frontières naturelles ne facilitent la défense du pays. Les divisions naturelles de l'Allemagne, dans la

mesure où elles existent, semblent être dessinées par de grands fleuves coulant du sud vers le nord. C'est le long de ces derniers que sont réparties les fortifications allemandes.

Selon ce mode de division, les défenses de l'empire se présentent sous la forme de quatre ceintures distinctes. La première, à l'ouest, se concentre sur les rives du Rhin. Au sein de ce district se trouvent les fortifications de Metz et Diedenhofen, près de la frontière française, avec Bitche à l'arrière dans les forêts des Vosges. Puis, sur le Rhin même, ce sont Neuf-Brisach, Strasbourg, Germersheim, Mayence, Coblenze et Ehrenbreitstein, Cologne et Wesel ; ce dernier site est un grand centre ferroviaire. Toutes ces places fortes sont concentrées au niveau ou à proximité de ce qui avait toujours été le point le plus vulnérable de l'empire, celui où les ennemis héréditaires de l'Allemagne ont frappé à maintes reprises. C'est là que les généraux de Louis XIV s'étaient engagés dans le but de ravager et détruire ; c'est là que le grand Napoléon avait plusieurs fois lancé ses légions irrésistibles ; et c'est encore là que la France avait prévu d'attaquer en 1870. Au sud, Ulm et Ingolstadt prolongent cette chaîne de forteresses et dominant la vallée du Danube.

La ceinture orientale cerne le district allant du Pregel, près de la frontière russe, à la Vistule et au cours supérieur et moyen de l'Oder. Dans cette région, la forteresse de Königsberg, avec celle de Pillau, marque le centre de la vaste province de Prusse orientale. Sur la Vistule se trouvent Dantzig, Graudenz et Thorn ; sur la Warthe, Posen ; et enfin Glogau, sur le cours moyen de l'Oder. Cette région comprend aussi les fortifications de Glatz et Neisse.

Dans la troisième zone, plus à l'intérieur du pays, Magdebourg, Küstrin et Spandau servent de dépôts militaires et de centre de ravitaillement. Le royaume de Saxe conserve encore la forteresse de Königstein dans la haute vallée de l'Elbe, près de la frontière autrichienne, à l'endroit où le fleuve se précipite entre les montagnes.

Finalement, la région côtière est gardée par les forteresses de Pillau, à l'entrée de la lagune de la Vistule ; Dantzig à l'embouchure de ce fleuve ; Swinemünde à l'entrée de l'Oder ; Friedrichsort à Kiel ; Cuxhaven à l'embouchure de l'Elbe ; Geestemünde à celle de la Weser ; et Wilhelmshaven, dans le golfe du Jade. Heligoland joue le rôle de poste avancé dans la mer du Nord et l'entrée du canal du *Kaiser* Guillaume (canal de Kiel) est protégée par les travaux fortifiés de Brunsbüttel.

L'Allemagne prête à la guerre

Voici l'armée allemande, comme elle se présente sur son propre sol, muette, attentive, calme, dans une formidable posture de défense. Ainsi prête, campée sur son propre sol, cette grande armée silencieuse offre une des images les plus impressionnantes du monde.

Dans la situation politique et géographique où se trouve l'Allemagne, la stratégie la plus importante consiste à faire progresser les moyens qui permettent de mettre en branle cette énorme machine et de la faire se mouvoir rapidement et avec précision. Les effectifs de réserve doivent être rappelés, les forteresses armées et les troupes concentrées. Cette tâche correspond à la mobilisation.

Afin de faciliter à la fois la mobilisation et le recrutement, l'empire est divisé en dix-neuf districts militaires sous les ordres de leur propre commandant. C'est à ce dernier qu'incombe en temps de guerre, la tâche importante de mobiliser, équiper et déplacer les régiments, en commençant, à l'heure dite, par les troupes régulières, suivies des réserves et ensuite, si l'ordre est donné, la *landwehr* et enfin la *landsturm*.

Certes, les détails de cette mobilisation ne sont pas rendus publics. L'armée n'a pas eu l'occasion d'exécuter cette manœuvre sur une grande échelle depuis 1870 ; il est cependant certain que l'Allemagne n'est pas moins prête aujourd'hui qu'elle l'était alors. Dans un remarquable mémoire adressé au roi de Prusse en 1868, Moltke définissait les grandes lignes de la campagne contre la France, dans ses moindres détails, comme elle fut menée deux ans plus tard ; il déclarait :

« Nos plans de mobilisation sont achevés, et même avec la plus grande minutie. Six réseaux ferroviaires sont à notre disposition pour transporter les troupes vers la région située entre le Rhin et la Moselle. Les plans qui déterminent le jour et l'heure d'embarquement et de débarquement sont prêts. Au dixième jour, les premières divisions pourront débarquer à proximité de la frontière française ; le treizième jour, les troupes de deux corps d'armée y seront assemblées et le dix-huitième jour nos effectifs auront atteint trois cent mille hommes ; ils seront rejoints le vingtième jour par leurs trains de ravitaillement. »

La précision avec laquelle cette prédiction fut accomplie deux ans plus tard nous est déjà bien connue. Il fallait cependant bien plus que de la méthode et de

l'organisation pour accomplir cette immense tâche. La mobilisation de 1870 qui fut presque la **migration** d'une nation en armes vers sa frontière menacée fut **réussie** parce qu'elle s'appuyait sur la volonté de cette **nation**.

Mais d'où venait cette volonté ? Elle se fondait sur l'expérience amère de nombreuses années de guerre, sur une ancienne conviction ancrée dans l'esprit du peuple teuton – la conviction que l'homme ou la nation qui refusent de combattre pour se défendre ne méritent pas de vivre.

C'est bien cette foi dans l'épreuve de la bataille propre à la race germanique, cette foi modifiée mais fondamentalement la même, que Moltke exprima dans un des rares discours qu'il prononça au *Reichstag*, toujours prompt à défendre l'armée ; pour faire alors l'apologie de la guerre elle-même : « La paix éternelle, dit-il, n'est qu'un rêve ; pas même un rêve heureux. La guerre est une institution divine, un principe de l'ordre du monde. En elle, les plus nobles vertus de l'homme trouvent à s'exprimer : le courage comme l'abnégation, la fidélité au devoir et même l'amour et le sacrifice de soi. Le soldat offre sa vie. Sans la guerre, le monde se désagrègerait pour se perdre dans le matérialisme ».

(Traduction de Brigitte Foster)